



L'OEIL LASER: Taryn Simon

La PHOTOGRAPHE américaine Taryn Simon subjugué le monde de l'art. *A bien des égards, son œuvre évocatrice et passionnante tout comme sa personnalité relèvent du paradoxe : mariée à Jake Paltrow, cinéaste en vue mais discrète sur sa vie privée, peureuse dit-elle, mais preneuse de risques insensés, ultra-rigoureuse dans sa démarche et explorant l'ambiguïté.* CONVERSATION à l'occasion de son exposition au JEU DE PAUME.

Par VIOLAINE BINET.

Vos père et grand-père étaient photographes. Ont-ils été d'influence ? Tous deux étaient des photographes obsessionnels, au regard en alerte. Adeptes des diaporamas, ils m'ont initiée à un monde plus vaste, à comment imbriquer le réel et l'imaginaire, et à la production photographique en général. Peuples et paysages d'Afghanistan, d'Iran, de Russie, de Thaïlande, du Pakistan formaient la trame des histoires que racontait mon père. Il m'a ainsi transmis sa vision, diamétralement opposée à celle de mon grand-père. Lui observait les étoiles, les nébuleuses, les insectes, les minéraux, les plantes. Il passa des années à polir du verre afin d'obtenir un objectif parfait pour son télescope. L'un et l'autre avaient des placards entiers remplis de diapositives. Ils légendaient en détail chaque photographie.

Comment définissez-vous votre démarche ?

Interdisciplinaire – en dehors d'une enveloppe spécifique. Ces temps-ci, beaucoup d'artistes travaillent à des formes éclectiques où les choses sont moins facilement définies, moins claires. Je m'intéresse aux espaces troubles, où les sujets et les pensées mutent, se transforment – et sont donc difficiles à comprendre, et encore plus difficiles à illustrer. J'essaye de le faire à travers le prisme d'une actualité. Je m'attache aux questions qui tiennent éveillé la nuit : qu'est-ce qu'on fait là ? Quel est le sens ? Abstrait bien sûr, mais j'aime interroger l'abstraction à travers la réalité tangible.

Vous pénétrez dans des endroits secrets, réputés inaccessibles, comme les quartiers généraux de la CIA, un entrepôt nucléaire ou le Ku Klux Klan. Comment y parvenez-vous ? Avez-vous essayé des rêves ?

Une grande partie de ma démarche ne concerne pas la photographie. Je commence par écrire des lettres, faire des recherches, passer des coups de téléphone pour me faciliter l'accès à ces lieux. Il n'y a pas de recette miracle : chaque sujet requiert une méthode propre. Le veto le plus radical que j'aie jamais essayé est celui de Walt Disney World. Ils m'ont envoyé une longue lettre d'excuses pour justifier leur refus de me montrer les entrepôts. C'était peu après le 11 Septembre. La lettre disait : « En ces temps de violence particulière, nous croyons important de préserver pour nos visiteurs la part de magie inhérente à nos parcs à thème, qui leur procure une évasion dans l'imaginaire. » Disney avait parfaitement perçu le pouvoir qu'a la photographie de dévoiler l'envers du rêve et de casser le mythe.

Comment avez-vous réalisé les images de « Contraband » ?

C'était une performance. J'ai passé une semaine complète dans les douanes de l'aéroport JFK, photographiant tous les objets saisis à l'entrée des États-Unis. Cinq jours et cinq nuits à travailler sans dormir. Je faisais des siestes entre le dernier vol de nuit et le premier vol du matin sur un matelas gonflable posé à même le sol. Il y avait des contrefaçons de sacs Louis Vuitton, de lunettes solaires Chanel. Et aussi du Viagra, de l'Ambien (Stilnox). Je m'attendais aux armes, à l'héroïne, aux animaux. C'était le cas. Mais la hantise des douanes, c'est la sauvegarde de l'identité des marques. Moi, photographe, j'ai donc fait une copie des copies. Les produits ne pouvaient pas entrer aux États-Unis, mais les images oui. Enfin, j'ai pris ces photos pour les insérer dans une économie différente : le marché de l'art.

DE GAUCHE À DROITE, ET DE HAUT EN BAS : *Oxalis tuberosa*, Pérou, *Contraband*, 2010. Folder : *Cats*; *Picture Collection* 2012. Folder : *Costume-Veil*, *Picture Collection*, 2012. *Cigarettes*, *Shuangxi, China (prohibited) Detail*, *Cigarettes & Tobacco (Abandoned/Illegal/Prohibited)*, *Contraband*, 2010. Folder : *Express Highways*, *Picture Collection*, 2012. (Toutes les œuvres © 2014 Taryn Simon, courtesy of the artist.)

« Les obstacles m'intéressent, les projets complexes m'attirent », dites-vous. La récompense est-elle à la hauteur ?

Ça arrive. Le travail est une part inévitable, incontournable de ma méthode. C'est lent et

jamais facile. Je préférerais qu'il en soit autrement.

Vous avez voyagé pendant quatre ans dans dix-huit pays pour la série « A Living Man Dead and Other Chapters ». Être une femme a-t-il pu vous mettre en danger ?

Être une femme s'est révélé très difficile à certaines occasions. Et parfois, une chance. La route était pavée d'obstacles, il y avait toujours un problème : crues subites, typhons, glissements de terrain, vols ou braquages de voiture, interdiction de photographier certains sujets. On voyageait avec une tonne de matériel qui rendait notre présence exagérément voyante et faisait de nous une cible. Par exemple, en Tanzanie, notre équipement fut saisi par des autorités corrompues qui avaient réclamé 80 000 dollars pour le rendre. J'étais sur place pour photographier les descendants du directeur de la société des albinos en Tanzanie. Les albinos, dans ce pays, sont pourchassés par des trafiquants d'êtres humains qui vendent leur peau, leurs membres, leurs organes pour des sommes élevées à des sorciers qui répandent la rumeur selon laquelle les albinos ont des pouvoirs magiques. Bien entendu, les autorités n'en parlent pas.

Vous semblez tenace et pleine d'assurance. D'où tenez-vous ces qualités ?

C'est tout le contraire. Je suis très peureuse, en fait. La plupart du temps, l'intérêt de ces projets consiste à me lancer des défis. Affronter mes faibles.

Quelle est votre routine ?

Quand je suis à New York, je vais tous les jours à mon studio, où je travaille en grande proximité avec mes assistants. L'endroit est encombré, plein à craquer, comme c'est la règle. Quand je shoote, je voyage avec mon équipe et une quantité de matériel impressionnante. Ma vie est un peu schizophrénique.

Comment vous habillez-vous ?

Je suis fan des uniformes. La répétition est parfois synonyme d'efficacité.

Cindy Sherman s'insurge contre le machisme du marché de l'art.

Les hommes vendent plus cher que les femmes, selon elle. Qu'en pensez-vous ? Cela vous irrite également ?

Oui, de façon surprenante, des écarts de prix considérables subsistent entre les hommes et les femmes à ce niveau. Et surtout, ces différences perdurent dans la plupart des domaines, partout dans le monde. C'est l'une de mes plus grandes préoccupations pour l'avenir.

Vous avez une petite fille. La maternité a-t-elle changé votre pratique ?

Cela m'incite seulement à vouloir m'améliorer. Sur un plan éthique, politique, philosophique...

Quelle est votre prochaine étape ?

Je m'intéresse en ce moment à l'ensemble des tâches et de la paperasserie liées à l'exercice du pouvoir. Aux différentes manières qu'emploie l'espèce humaine pour se donner l'illusion de contrôler les événements et la nature. Je travaille aussi à une performance à grande échelle.

Que vous a appris l'art ?

L'épuisement. ☺

« Vues arrière, nébuleuse stellaire et le bureau de la propagande extérieure », du 24 février au 17 mai, musée du Jeu de Paume. Taryn Simon est représentée par Larry Gagosian et Almine Rech.

Tony Simon -

